

## Une illustration de la science moderne

« Êtes-vous Mr. Dyke ? »

Mr. Dyke se leva et répondit par l'affirmative.

« Je veux que vous rédigiez mon testament. »

Mr. Dyke fixa la nouvelle venue d'un œil amusé.

« Votre testament ? Cela n'est pas de mon ressort, j'en ai peur. C'est un notaire qu'il vous faut. Moi, je suis avocat.

— Quelle contrariété ! C'est vraiment impossible ? Vous êtes un homme de loi, non ? »

Elle entra dans le cabinet. Se penchant sur l'accoudoir d'un fauteuil, elle posa l'extrémité de son ombrelle sur le bureau de Mr. Dyke. L'amusement de ce dernier ne fit que croître — elle était vraiment jolie ! Il entreprit de lui expliquer la différence entre un avocat et un notaire — mais ce fut peine perdue. Elle préférait se montrer obtuse.

« Est-ce vraiment important ? Un avocat ne peut donc rédiger un testament ? Pollie Pentagon m'a dit que vous étiez un homme de loi. C'est elle qui m'envoie.

— Pollie Pentagon ? Oh ! » Il rougit — quoique de façon à peine perceptible. Ainsi qu'il le savait, les notions de droit de Pollie Pentagon étaient au mieux assez floues. « J'en suis reconnaissant à Miss Pentagon.

— N'est-ce pas ? C'est fort aimable à vous. Voici ce qui m'amène. Je suis étrangère dans cette ville. Après ce qui s'est passé hier soir, j'ai dit : "C'est décidé ! Avant de me recoucher, j'aurai rédigé mon testament. La seule chose qui me manque, c'est un homme de loi." Et Pollie de s'écrier : "Un homme de loi ? J'ai exactement celui qu'il te faut : Ray Dyke. C'est l'un de mes bons amis, il est très gentil, et c'est un homme de loi — va donc voir Ray !" Elle m'a donné votre adresse, et me voilà ! »

Elle ponctua chacune de ses phrases en agitant dans l'air la pointe de son ombrelle. Mr. Dyke rougissait de plus belle. Le service qu'on attendait de lui, comprit-il, tenait davantage de l'obligeance que de l'exercice de sa profession.

« Mais enfin... » dit-il, conscient de la fatuité de cette remarque alors même qu'il la formulait, « vous n'êtes sûrement pas pressée de rédiger votre testament.

— Vous croyez ? Vous ne savez pas ce que vous dites. Demain à cette heure-ci, je serai morte — je vous le parierais. »

Il la fixa quelques instants sans rien dire, pour s'assurer qu'elle parlait sérieusement. Jamais il n'avait vu une personne aussi resplendissante de santé. « Vous vous moquez, mademoiselle...

— Beaufie Buckingham — c'est mon nom. »

Il s'inclina. Il pensait bien l'avoir déjà vue, mais il n'avait pas imaginé que la Buckingham pût être dans la vie d'une beauté hors du commun. Sur scène, comme il avait pu le constater *de visu*, elle était splendide. Vêtue d'une de ces extraordinaires tenues — de celles qui se composent par soustraction et non par addition —, qui lui permettait de faire ressortir ses formes exquisées de la façon la plus avantageuse qui fût, elle était l'incarnation de la grâce — et aussi de la beauté, dans un certain sens. Il n'était guère étonnant que les hommes du monde entier chantassent ses louanges. Mais il y a une différence entre la scène et la ville, et Raymond Dyke était stupéfait d'apprendre que cette demoiselle si charmante et si piquante, au minois si frais et si innocent, n'était autre que Beaufie Buckingham. On eût dit un sujet de Watteau — bien que ce fût une jeune dame de son temps, avec un style qui n'appartenait qu'à elle.

« Vous savez, sans nul doute, que le rendez-vous est fixé ? »

Il choisit d'interpréter ses propos de façon tendancieuse.

« Ainsi que je le suppose, Miss Buckingham ne doit pas manquer de rendez-vous, si tant est qu'elle décide d'honorer ses engagements.

— Il ne s'agit pas de cela. Je n'en ai plus pour longtemps. »

Une nouvelle fois, elle punctua sa déclaration d'un coup d'ombrelle.

« Vous vous moquez encore.

— Je suis d'un tempérament moqueur, je vous l'accorde. Mais c'est la vérité. Ils ont déjà fait deux tentatives. La troisième sera sûrement la bonne.

— Mais de qui parlez-vous ?

— J'aimerais bien le savoir. Il y a tellement de gens qui ont juré de me tuer que je serais votre obligée si vous pouviez éclairer ma lanterne. »

Mr. Dyke fut soudain pris d'un doute sur la santé mentale de cette jeune dame. Il lui revint en mémoire certaines histoires extravagantes à propos de Beaufie Buckingham. Ces derniers temps, les journaux avaient fait leurs gorges chaudes des rumeurs courant à propos de ces jeunes femmes qui se disent actrices et qui, faute de gloire, parviennent à une espèce de notoriété à l'échelle mondiale — sauf que, dans le cas de celle-ci, ces rumeurs étaient encore plus étranges que de coutume. Elle le dévisagea de ses jolis yeux, bleus et rieurs, et sembla lire dans ses pensées.

« Vous me prenez pour une folle ? Détrompez-vous ! Il faut se lever tôt pour trouver quelqu'un de plus sensé que moi. Vous ignorez donc ce qui s'est passé hier soir au théâtre ? »

Il se rappela avoir aperçu dans son journal un entrefilet intitulé *Événement extraordinaire au Cerulean*, mais il ne l'avait pas lu en détail. Ce qu'il lui avoua aussitôt.

« Ah ! si vous aviez parcouru cet article, vous ne me prendriez pas pour une folle. Hier soir, un homme — un musicien — est mort à ma place d'une piqûre de serpent.

— Enfin, mademoiselle !

— C'est la deuxième fois qu'un autre se fait tuer à ma place. La prochaine fois sera la bonne. La victime, ce sera moi.

— Je ne vous comprends pas.

— À propos d'hier soir ? Je vais vous raconter. Je venais d'exécuter la danse que j'ai baptisée "Transparences" — vous en avez entendu parler ? » Il opina. « Comme d'habitude, ce numéro a été accueilli par une certaine agitation et on a lancé sur la scène deux ou trois bouquets de fleurs. Parmi eux, il y en avait un qui venait des loges. Il est tombé à mes pieds. Je l'ai ramassé. Il était enveloppé dans une feuille de papier. Quand j'ai défait celle-ci, quelque chose a jailli des fleurs pour me sauter à la figure. Je l'ai vu juste à temps. J'ai jeté le bouquet au loin.

« Il a atterri dans la fosse. Ce que j'avais vu, c'était une sorte de serpent. Un serpent de méchante humeur, je suppose. Il était minuscule, mais il a mordu le cornettiste au visage et il s'est insinué sous sa chemise. Dix minutes plus tard, le malheureux était mort.

— Est-ce possible ? Mais qui a pu commettre un acte aussi diabolique ?

— Peut-être pourrez-vous me le dire. J'aimerais bien le savoir. Et affronter l'ennemi à armes égales, même si je ne suis qu'une faible femme. Les spectateurs faisaient beaucoup de bruit, voyez-vous, et comme j'étais tout excitée par mon numéro, je n'ai pas bien compris ce qui se passait. Mon impression, c'est que le bouquet venait d'une loge côté cour. Et la plus proche était occupée par quatre de vos aristocrates les plus réputés : il y avait là Lady Adelaide Frisborough et son époux, et Lady Mary Beaupré et son père, le comte de Glenlivat. Ils affirment ne pas avoir jeté de bouquet, et comment puis-je prouver le contraire ? Ils ajoutent qu'on a sans doute jeté ce bouquet depuis la loge de l'étage supérieur. Eh bien, les policiers ont ordonné aux spectateurs de rester dans leurs loges jusqu'à ce que je les aie tous vus. Et je les ai interrogés. Ils m'étaient tous inconnus, la plupart étaient de la haute et ils ont tous juré n'avoir point jeté de bouquet. Et à présent, nous en sommes là !

— La police a ouvert une enquête, je présume.

— La police ! » Elle colla la poignée de son ombrelle à son nez et la fit tourner d'un geste vif. « Ils ont de bonnes intentions, les pauvres choux, mais ça s'arrête là. J'ai deux cousins dans la police de New York — des détectives, s'il vous plaît —, des policiers comme on en croise dans les romans du même nom ! Ils sont très décoratifs, ils sont même utiles, du moins de temps à autre, mais ils ne me servent à rien. Je savais qu'il allait se passer quelque chose, j'avais reçu mon petit message le matin même.

— Votre petit message ?

— Une demi-feuille de papier, avec écrits en caractères d'imprimerie — d'imprimerie, notez-le bien — les deux mots suivants : “*Ce soir.*” C'est du français. Vous en comprenez le sens aussi bien que moi, je présume.

— Mais aviez-vous des raisons de croire que cela annonçait le crime qui a été perpétré ?

— Bien sûr. J'avais déjà reçu un message comme celui-ci.

— Comment ? Miss Buckingham, voulez-vous dire que vous aviez déjà été la victime d'un tel outrage ?

— Ne vous l'ai-je pas dit ? C'est la deuxième fois qu'un autre se fait tuer à ma place ! La première fois, c'était encore plus horrible. J'en ai la chair de poule quand j'y repense, vous pouvez me croire. » Comme pour prouver ses dires, elle fut parcourue d'un frisson de la tête aux pieds. « Cela se passait à New York. J'avais fait un triomphe au Climax Theatre et j'y ai tenu l'affiche pendant sept mois — ma place au programme était assurée. Je m'étais fait installer une douche dans ma loge : danser m'échauffe les sangs et je m'étais aperçue qu'une bonne douche d'eau froide me faisait un bien fou quand je sortais de scène. Un beau matin, une demi-feuille de papier m'est arrivée par la poste, exactement semblable à celle que j'ai reçue hier. Il y était écrit, toujours en caractères d'imprimerie : “*Demain !*” — et c'était tout. Je parle un peu le français et j'ai reconnu ce mot, mais j'aurais été incapable de dire ce qu'il annonçait. Nous autres actrices, nous recevons quantité de bêtises dans notre courrier, et j'ai cru que ce message en était une — mais je me trompais. Cela se passait un mardi. Le mercredi, la loge de Maud Lamont était en travaux. Maud faisait partie des girls et c'était une amie, aussi lui ai-je proposé de partager ma loge. Nous étions sur scène ensemble et nous en sommes sorties ensemble, et, une fois dans ma loge, elle a eu fini de se déshabiller avant moi. “Beau, elle m'a dit, je peux essayer ta douche ?” Et je lui ai répondu : “Bien sûr ! Mais ne tire pas trop sur l'eau, il n'y en a que pour une personne.” Elle a sauté dans la douche et a tiré sur la chaîne. “Qu'est-ce qui se passe avec ce truc ? Ça ne marche pas, elle m'a lancé. — Tu ne tires pas assez fort”, je lui ai dit. Alors, elle a saisi la chaîne des deux mains et elle a tiré dessus de toutes ses forces... »

La narratrice s'interrompt. Durant quelques instants, elle parut incapable de poursuivre. Elle plaqua ses mains sur son joli minois et frissonna comme sous l'effet d'une crise. Pour une raison inconnue, Raymond Dyke se sentit envahi par une sensation des plus inconfortable — une sensation qui ne fit qu'empirer lorsque Miss Buckingham baissa les mains, lui laissant découvrir l'expression de son visage.

« Elle a poussé un cri comme je n'en avais jamais entendu. Je possède un certain sang-froid, Mr. Dyke ; mais ce bruit, ce bruit si soudain — l'instant d'avant, elle était riieuse ! —, m'a fait frémir de terreur. Je me suis précipitée vers elle. “Maudie ! Que se passe-t-il ?” Elle hurlait comme une âme damnée, elle se tordait dans tous les sens à la façon d'une contorsionniste, et j'ai conservé assez de lucidité pour voir qu'elle semblait s'embraser... s'embraser et fumer ! Bouleversée, j'ai tendu le bras vers elle pour la saisir et... » Elle marqua une nouvelle pause. En voyant cet homme et cette femme face à face, on aurait eu peine à dire lequel était le plus pâle des deux. « Si j'ôtai mon corsage, vous auriez tout loisir de contempler ma cicatrice. Quelque chose est tombé du pommeau de douche et m'a brûlée jusqu'à l'os. »

Il y eut un silence. La voix de Mr. Dyke était rauque. « Qu'était-ce ?

— Eh bien, une personne bien intentionnée, supposant que j'étais la seule à utiliser cette douche, en avait rempli le réservoir d'acide sulfurique, et c'est Maud qui en a été aspergée à ma place ; et, lorsqu'on l'a sortie de là, seul un docteur aurait pu affirmer qu'elle avait naguère été un être humain. Pauvre Maudie ! Ô mon Dieu ! »

Beaufie Buckingham éclata en sanglots incontrôlables. En la voyant, Mr. Dyke faillit fondre en larmes lui aussi. Peut-être avait-il le cœur trop tendre, mais il ne lui semblait pas surprenant que le seul souvenir d'un drame aussi terrible déchirât le cœur pourtant endurci d'une femme de théâtre. Il se détourna. Il manipula quelques bibelots sur le manteau de la cheminée. Au bout de quelques secondes, il posa une question d'une voix douce :

« Mais on n'a pu manquer de démasquer le monstre qui a fait cela ?

— Il n'a laissé aucune trace — aucune ! J'aurais donné jusqu'à mon dernier dollar pour qu'on le capture, mais il a disparu dans la nature. Comme si c'était l'œuvre d'un démon sorti de l'enfer, qui se

serait évaporé aussitôt son forfait accompli. Le garçon de bain avait rempli la cuvette d'eau fraîche, comme il le faisait tous les soirs. Ma costumière se trouvait dans la loge lors de son passage. Et ce garçon travaillait au théâtre depuis qu'il était haut comme trois pommes. Il est devenu à moitié fou quand il a appris ce qui s'était passé. Quant à ma costumière, c'est ma propre tante. Je l'ai prise à mon service dès le début de ma carrière. Je suis prête à jurer sur ma vie qu'elle est innocente.

— Donc, rien ne permettait de savoir comment le vitriol avait été versé dans la cuvette ?

— Rien. La loge est restée vide une bonne partie de la soirée, voyez-vous, car chaque fois que j'étais en scène, ma costumière était postée en coulisse avec un châle, prête à m'en recouvrir dès que je sortais.

— Et le portier ?

— Ah ! lui, j'aimerais bien pouvoir l'étrangler de mes mains. Il a commencé par affirmer que personne n'était entré dans le théâtre hormis les artistes et les techniciens. Puis on a découvert que ce soir-là, à deux ou trois reprises, il s'était rendu dans le saloon d'en face pour y boire un coup. Il y a de grandes chances, naturellement, pour que l'inconnu qui me veut du bien ait profité de son absence pour s'introduire dans ma loge. Ce portier a été mis à la porte.

— Et la demi-feuille de papier ?

— On n'en sait pas plus sur elle que sur tout le reste. Les policiers ont déterminé qu'elle avait été postée dans une boîte aux lettres de Madison Avenue, et ils étaient si fiers de ce résultat qu'ils ont ensuite jugé légitime de se reposer sur leurs lauriers.

— Vous-même, vous n'avez aucune idée de l'identité de son expéditeur ? »

Mr. Dyke observa la jeune dame avec attention pendant qu'il lui posait cette question. Elle lui adressa un regard dont la franchise ne faisait aucun doute. De toute évidence, elle n'avait rien à cacher.

« Comme je vous l'ai dit, il y a quantité de personnes qui souhaiteraient mettre fin à mes jours. Mais la première à laquelle j'aie pensé, sur le moment, n'était autre que Giulia Santimar.

— Et qui est Giulia Santimar ?

— C'est une danseuse espagnole — une Gitane, du moins c'est ce qu'elle prétend. C'était la vedette du Climax à mon arrivée. Bientôt, je l'ai fait tomber de son piédestal, et j'ai dit au directeur qu'il lui faudrait choisir entre elle et moi. Il l'a alors congédiée... et vous auriez vu la façon dont elle s'en est prise à moi ! Le langage qu'elle employait en anglais vous aurait fait dresser les cheveux sur la tête, mais, à en juger par son intonation, ce n'était rien à côté de ses invectives en espagnol. Elle s'est juré d'avoir ma peau, dût-elle pour cela croupir un million d'années au purgatoire. Et elle ne plaisantait pas. Puis il y a son mari. Vous voyez, j'étais tellement choquée qu'elle me parle sur ce ton que j'ai décidé de le lui chiper.

— Vous lui avez chipé son mari ? »

Mr. Dyke ne put s'empêcher de sourire, encouragé dans ce sens par la lueur malicieuse qui brillait dans les yeux de la jeune dame.

« Je n'avais pas envie de lui répondre sur le même ton, voyez-vous — ce n'est pas dans mes habitudes. J'ai donc séduit son époux. Il disait s'appeler Augoust Rampini et c'était un danseur — un petit homme sec et ratatiné, aussi tendu qu'une baleine de corset montée sur ressort. En dépit de ses qualités, la Santimar n'avait rien d'une beauté ; il s'est jeté à mes pieds dès que j'ai levé le petit doigt. Cela ne m'a pas rendue plus aimable aux yeux de cette mijaurée. » Miss Buckingham cala son menton contre le pommeau de son ombrelle et prit un air songeur. « Je ne sais toujours pas qui a fait le coup — lui ou sa femme.

— Mais, vu ce que vous venez de me dire, pourquoi aurait-il tenté de vous tuer ?

— Vous ne croyez quand même pas que je l'ai gardé ? Je ne l'avais séduit que pour la mettre en rage. Dès qu'elle a eu fait ses valises, j'ai dit à son danseur qu'il pouvait aller la rejoindre. Ce fut à son tour de m'agonir d'injures. Et je pense qu'il était tout aussi sincère que son épouse — c'est une brute rancunière.

— Avez-vous fait part de vos soupçons à la police ?

— Bien sûr que oui. Mais il a été prouvé que, ce soir-là, la Santimar dansait à Milan et Rampini au Palais de Cristal à Marseille. Il ne semble pas qu'on puisse les accuser. Pourtant, j'ai toujours eu des

doutes à leur sujet. Mais s'il suffit d'avoir menacé de me tuer pour être suspect, alors je vous informe que, l'autre jour, une telle menace a été émise par un membre éminent de votre aristocratie.

— Grands dieux ! s'exclama Mr. Dyke avec un petit sourire intrigué. Et de qui peut-il bien s'agir ? »

Pas un instant la jeune dame ne se départit de sa franchise. Selon toute évidence, il n'y avait rien de sacré pour elle, et rien de secret non plus.

« La duchesse de Bayswater. Son fils, le marquis de Paddington, souhaite que je devienne son épouse, vous savez ; c'est un garçon charmant, qui possède un doux visage, un costume de ville et rien d'autre. L'autre soir, alors que nous soupions ensemble — il m'avait invitée pour m'encourager à sauter le pas, je présume —, il m'a cité les propos de sa mère, qui s'était déclarée prête à m'étrangler de ses mains plutôt que de me voir l'épouser. Il semble bien connaître sa maman et ne doute pas un instant de la détermination de celle-ci. Mais je ne peux pas accuser une duchesse de tentative de meurtre, n'est-ce pas ? » Elle quitta son siège pour se rapprocher de Mr. Dyke. « Revenons à mon testament, c'est surtout cela qui me préoccupe. Non seulement à cause de ce qui s'est passé hier soir, mais aussi parce que j'ai reçu un nouveau message aujourd'hui. »

Il sursauta. Il la fixa du regard. Elle ne semblait nullement décomposée.

« Miss Buckingham ! Vous plaisantez, j'espère.

— Pas le moins du monde. Il est arrivé au courrier de ce matin. Le voici. Vous pouvez y jeter un coup d'œil si vous le souhaitez. »

Elle lui tendit une enveloppe bleue des plus ordinaires. Il remarqua qu'elle portait le cachet de Camberwell. L'adresse était rédigée en caractères d'imprimerie. À l'intérieur se trouvait une demi-feuille de papier à lettre de mauvaise qualité. Il y était rédigé un seul mot, également en caractères d'imprimerie : « *Aujourd'hui !* »

« Miss Buckingham ! Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça veut dire ce que ça veut dire, non ? "*Aujourd'hui.*" C'est mon ordre de marche, voilà ce que c'est. Cette fois-ci, il n'y aura pas d'autre victime. C'est moi qui serai tuée. Il y a quelque chose en moi qui me le dit — je le sais ! »

Elle posa la pointe de ses doigts sur sa poitrine.

« Vous allez sûrement aviser la police ?

— La police ? Oh ! au diable la police ! » La fioriture que décrivit son ombrelle exprimait clairement son mépris. « J'aviserai la police, comme vous dites, une fois que je serai sortie d'ici ; mais si deux policiers devaient se coller à mes jupes, un devant et un derrière, ils ne me serviraient à rien. Le rendez-vous est fixé. »

Il la dévisagea, de plus en plus déconcerté, et songea qu'elle lui était totalement incompréhensible. Son attitude suggérait une conviction absolue et, en même temps, une totale indifférence à son propre sort — et elle était si jolie ! Le moindre de ses mouvements révélait chez elle un nouveau charme. Penchée au-dessus de son bureau, elle le fixait avec une coquetterie impertinente et quasi enfantine qui était de toute évidence partie intégrante de sa nature.

« Alors, ce testament, vous allez me l'établir, n'est-ce pas ? Pollie Pentagon m'a assuré que vous le feriez. Il sera bref et sans ambiguïté. Je souhaite léguer tout ce que je possède à ma sœur Loo. »

Mr. Dyke réfléchit.

« Si vous voulez bien accepter mes services en tant qu'ami, je rédigerai pour vous un document tout simple — à condition, comme vous le dites, que vous fassiez de votre sœur votre légataire universelle.

— À la bonne heure ! fit-elle en lui envoyant un baiser du bout de ses doigts gantés. Ma sœur Loo n'est pas très belle, et elle est donc pleine de bonté ; son mari est très honnête, et il a donc les poches vides ; ils ont déjà cinq enfants, avec Dieu sait combien d'autres à venir ; et le salaire de mes péchés tombera sur eux comme la manne des cieus. »

Il s'assit à son bureau et rédigea le testament tout simple qu'elle attendait de lui, tandis qu'elle lui fournissait les détails requis tout en s'apprêtant devant son miroir. Entre deux déclarations, elle fredonnait doucement une petite chanson. Elle alla même jusqu'à soulever l'ourlet de son charmant jupon pour esquisser quelques pas de danse sur le tapis devant la cheminée.

« Est-ce que cela conviendra ? »

Il se tourna vers elle. Elle le rejoignit et, lui posant une main sur l'épaule, lut ce qu'il venait d'écrire.  
« C'est parfait. Vous êtes un amour. » Soudain, sans prévenir, elle se pencha sur lui et l'embrassa sur les lèvres. On eût dit le geste spontané d'une enfant. Il partit d'un petit rire et rougit un peu plus. Elle parut ne remarquer ni son rire, ni sa rougeur. « Où dois-je signer mon nom ?

— Nous aurons besoin de deux témoins pour attester votre signature. J'ai un ami dans le cabinet voisin. Avec votre permission, je vais voir s'il est là. À nous deux, je pense que nous ferons des témoins fort convenables. »

Gilbert Ellingham était là. Il était disposé à accéder à la requête de son ami, notamment après que Raymond Dyke lui eut chuchoté un résumé rapide de la curieuse histoire de la jeune dame. En regagnant son cabinet, Raymond Dyke présenta Mr. Ellingham à Beaufie Buckingham. Beaufie l'accueillit en fixant sur lui ses yeux rieurs.

« Vous êtes venu me voir signer mon testament ? Il est grand temps que mes dernières volontés soient faites, car avant demain, je serai morte. »

En la voyant ainsi rire de bon cœur, Mr. Ellingham traita toute l'affaire comme une plaisanterie. Et ce fut d'un geste large qu'il apposa sa signature de témoin.

« J'espère bien que non, Miss Buckingham. Ce serait fort pénible pour moi, puisque je viens à peine de faire votre connaissance. »

Après s'être assuré que la jeune dame avait également apposé sa signature sur le document, Mr. Dyke se leva et lui fit face.

« J'espère que vous ne vous en offusquerez point, Miss Buckingham, mais je dois vous informer que je ne vous quitterai pas des yeux tant que vous n'aurez pas avisé la police. Étant donné ce que vous m'avez raconté, et que cela vous plaise ou non, j'ai l'intention de veiller sur vous comme si j'étais votre grand frère. »

Elle s'esclaffa.

« Mais je vous en prie. J'en serais ravie ! Si tel est votre désir, vous pouvez me servir d'ange gardien durant toute la journée. » Elle désigna la demi-feuille de papier posée sur le bureau. « Mais même un ange gardien ne pourrait me protéger de celui qui m'a envoyé ce message. Je suis prête à parier que j'expirerai sous vos yeux... Voulez-vous un bonbon ? »

Elle leur tendit une boîte de sucreries. Tous deux refusèrent poliment.

« Quelle splendide bonbonnière ! s'écria Mr. Ellingham.

— N'est-ce pas ? C'est un cadeau de quelqu'un, mais je n'ai pas la moindre idée de qui il s'agit. »

Cette bonbonnière, elle l'avait prise dans la poche de sa robe. C'était une boîte de petite taille mais fort ouvragée, comme en proposent les confiseurs à certains de leurs clients, et dont le prix est plus élevé que celui de leur contenu. Elle y pêcha un bonbon au chocolat, le brandissant devant eux afin qu'ils le vissent mieux.

« Regardez comme il est gros ! Jamais je ne pourrai n'en faire qu'une bouchée. Il va falloir que je le coupe en deux. »

Joignant le geste à la parole, elle prit un petit air canaille et, sous les yeux des deux hommes, plaça le bonbon entre ses dents et le mordit. Et, soudain, il y eut un éclair, un coup de tonnerre et une fumée aveuglante.

« Bon Dieu ! s'exclama Mr. Dyke, qui se trouvait un peu loin de la dame. Que s'est-il passé ? »

Les mains plaquées sur son visage, Mr. Ellingham titubait comme un homme pris de boisson.

« Ray ! s'écria-t-il. Où êtes-vous ? Quelle diablerie est-ce là ? Je suis aveugle ! »

Il ne se trompait pas. Il était aveugle. Plus jamais ses yeux ne pourraient contempler notre monde. Dans un certain sens, cela valait peut-être mieux. S'il avait pu voir dans une glace ce qui restait de son visage, cela lui aurait été insoutenable.

LA SUITE DANS LE RECUEIL